



Ah ! Raoul ! dit-il en se soulevant, c'est la mort. — Page 223, col. 1.

— Tenez, dit l'hôtelier, voici justement le chef que je viens de faire appeler.

Le chef tira l'aubergiste à l'écart et commença avec lui une conversation à voix basse.

— Oh ! fit l'hôtelier en essayant de pâlir, impossible !

Le chef dessina de la tête et des deux mains un geste qui voulait dire : C'est comme cela.

L'homme d'Église qui paraissait comprendre parfaitement le vocabulaire des signes, quand ce vocabulaire s'appliquait à la cuisine, pâlit véritablement.

— Ouais ! dit-il, qu'est-ce qui est comme cela ?

— Messieurs, reprit l'hôte, c'est Mariton qui se trompe.

— Et en quoi se trompe-t-il ?

— En ce qu'il vient m'annoncer qu'il n'y a pas de quoi vous donner à souper, attendu que le chevalier qui vient d'arriver avant vous a retenu le reste des provisions.

— Ah çà ! maître Barnabé, dit messire Espaing de Lyon en fronçant le sourcil, ne plaisantons pas s'il vous plaît !

— Hélas ! messire, dit l'aubergiste, je vous prie de croire que je ne plaisante pas le moins du monde, et que je suis même on ne peut plus attristé de ce qui vous arrive.

— J'admets ce que vous nous avez dit à propos des écuries et des chambres, reprit le chevalier, mais quant au souper, c'est autre chose, et je vous déclare que je ne me tiens pas pour battu. Voici toute une rangée de casseroles...

— Messire, elle est destinée au châtelain de Marcheras, qui est ici avec la châtelaine.

— Et cette poularde qui tourne à la broche ?

— Elle est retenue par un gros chanoine de Carcassonne, qui rejoint son chapitre, et qui ne fait gras qu'un jour de la semaine.

— Et ce gril qui est chargé de côtelettes qui ont si bonne odeur.

— C'est, avec ce faisau que je plume, le

souper du chevalier qui est arrivé un instant avant vous.

— Ah çà ! s'écria messire Espaing, il a donc tout pris ce diable de chevalier ; maître Barnabé, faites-moi le plaisir d'aller lui dire qu'un chevalier à jeun lui propose de rompre une lance, non pas pour les beaux yeux de sa belle, mais pour la bonne odeur de son souper, et vous ajouterez que messire Jehan Froissard le chroniqueur sera juge du camp et enregistrera nos faits et gestes.

— Il n'est point besoin de cela, messire, dit une voix derrière maître Barnabé, et je viens de la part de mon maître vous inviter, vous messire Espaing de Lyon, et vous messire Jehan Froissard, à souper avec lui.

Messire Espaing se retourna en entendant cette voix, et reconnut l'écuyer du chevalier inconnu.

— Oh ! oh ! fit-il, voici une invitation qui me paraît des plus courtoises, qu'en dites-vous, messire Jehan ?

— Non-seulement je dis qu'elle est des plus courtoises, mais encore je dis qu'elle arrive fort à propos.

— Et comment s'appelle votre maître, mon ami, que nous sachions à qui nous sommes redevables d'une pareille politesse, demanda Espaing de Lyon.

— Il vous le dira lui-même, si vous voulez bien me suivre, répondit l'écuyer.

Les deux voyageurs se regardèrent, et comme, moitié faim, moitié curiosité, leur désir était le même :

— Allons, dirent-ils en même temps, montrez-nous le chemin, nous vous suivrons.

Tous deux montèrent l'escalier derrière l'écuyer, qui leur ouvrit une chambre au fond de laquelle le chevalier inconnu, dépouillé de son armure et revêtu d'une robe de velours noir à larges et longues manches, se tenait debout les mains derrière le dos.

En les apercevant, il fit quelques pas au-devant d'eux, et, les saluant avec courtoisie :

— Soyez les bienvenus, messeigneurs, dit-il en leur présentant la main gauche, et recevez tous les remerciements que je vous dois pour avoir bien voulu accepter mon invitation.

ALEXANDRE DUMAS.

*La suite au prochain numéro.*

## RAOUL OU L'ÉNÉIDE PAR M<sup>me</sup> DE BAWR.

A peine arrivé à Paris, j'avais eu la consolation d'embrasser Victor, qui vint m'y joindre aussitôt. Il m'avait aidé dans les recherches que je tentai de nouveau alors pour m'instruire du sort de M. de Sénac ; recherches si nombreuses et si vaines, qu'il me fallut bien enfin renoncer à tout espoir. Pendant un mois que nous passâmes ensemble Victor et moi, il ne négligea rien pour me tirer de la profonde mélancolie dans laquelle il me voyait tombé. Sans cesse il me remettait sous les yeux les avantages de ma situation présente, comparés aux temps de détresse qu'il m'avait vu passer ; me soutenant, comme aurait pu le faire le père Duparc, qu'après tout il fallait en revenir au positif, au solide. — Tu deviens trop sage, Victor, lui disais-je. — Mais toi, tu deviens trop fou ; et puis ma sagesse est gaie, ta folie est triste ; lequel vaut mieux ? — Ah ! m'écriais-je, quand il avait tout dit, que ne suis-je encre au jour ou j'écrivais *Germanicus* ! Tu parles du positif, Victor ; tout ce que j'ai connu de bonheur ici-bas, je l'ai dû à mes illusions.

Ce dont Victor me félicitait le plus quand il essayait de me remonter, était le véritable succès dont je jouissais alors chez M. Dufresnoy ; je m'y voyais traité en effet comme un enfant de la maison. Charles Dufresnoy ayant eu le caprice de me prendre en amitié, son père m'engageait sans